

La Lettre

Chloé Cinq-Mars

Number 73, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6179ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cinq-Mars, C. (2006). La Lettre. *Brèves littéraires*, (73), 76–79.

CHLOÉ CINQ-MARS

La Lettre

J'avais douze ans. Ce soir-là comme tous les soirs, la porte de ma chambre était fermée. Je fixais son pourtour incandescent, les yeux grands ouverts dans le noir. J'essayais de ne pas ciller. Si j'avais pu, j'aurais retenu mon souffle jusqu'à ce que maman arrive. Je savais qu'elle allait monter. Pas pour m'embrasser - il y avait déjà des années que le rituel du baiser avait cessé - mais parce qu'elle n'aurait pas pu faire autrement après avoir lu ma lettre. Plus tôt, j'étais descendue au salon, le corps endolori par les sanglots, pour lui dire que je lui avais écrit un mot qui l'attendait dans son bureau. Ça l'avait déçue. Elle croyait avoir déjà démystifié toutes les merveilles de la vie, ou presque, pour ses enfants. Comment pouvais-je encore avoir la bouche scellée par la pudeur ? Et pourtant, la lettre existait. Je venais de la glisser sous la porte de son bureau, lieu interdit, indissociable de ma mère romancière, plein de personnages complexes qu'il fallait comprendre, dont on devait discuter sans répit quand maman n'était plus auprès d'eux, quand elle était avec nous, étrangère dans la cuisine de papa : une fée loin de son royaume. Longtemps, j'ai voulu marier ma mère. Mais pas ce jour-là. Ce jour-là, je ne voulais plus marier personne. Jamais.

Je me rappelle être restée longtemps comme ça, immobile dans mon lit, avant d'entendre la singulière

mélodie de ses pas dans l'escalier. La porte a grincé doucement, à peine, juste assez pour que ma menue maman se faufile dans ma chambre et pour qu'une large lézarde de lumière trace son chemin dans l'obscurité hostile et aille trouver refuge contre la vieille tapisserie florale de mon mur.

— Tu veux que j'allume ?

— Non.

Maman s'est assise par-dessus mes couvertures. De sa main libre, elle a fait un peu de place pour mon visage dans la broussaille de mes cheveux. De son autre main, elle lissait ma lettre sur sa cuisse. Elle n'a pas parlé tout de suite. Pas encore. Je ne sais plus si elle a souri. Je ne sais pas si on peut sourire dans ces cas-là.

J'ai pleuré. J'ai pleuré de me voir dans ses yeux telle que je m'étais montrée dans la lettre. J'ai pleuré de honte. Je me souviens qu'elle est restée calme.

— Qu'est-ce qui peut bien t'arriver de si terrible ? Une belle fille comme toi...

— Je suis pas belle, je suis maigre.

— J'étais pareille à ton âge.

— Je suis rien qu'un « Tas d'os ».

— Comment tu peux dire ça ?...t'es une belle fille, tellement intelligente, indépendante, tellement sage...

— Arrête de me traiter comme si j'étais une petite fille modèle.

— Mais t'es une petite fille modèle, Béatrice.

— Dis-moi pas ça, maman...

Je lui aurais déchiré son air serein avec les ongles ! Maman, l'école me tue ! Je n'y ai aucun ami, j'y suis une moins-que-rien, une ratée. Que peut-on avoir tant raté à cet âge ? Aujourd'hui, c'est quelque chose qui m'échappe. Ça a sans doute échappé à maman aussi. Et pourtant, elle saisissait la gravité de la situation mieux que je ne le faisais moi-même. Elle ne savait pas en quoi cette nouvelle école pouvait être si effrayante. Elle ne connaissait même pas le sens de l'expression *nerd*. Elle ne savait qu'une chose : son bébé voulait mourir. Ce qui avait motivé mon geste n'avait plus d'importance. Il n'y avait pas d'explication valable, pas de justification possible : son enfant de douze ans avait voulu s'enlever la vie.

On a parlé longtemps toutes les deux. Elle m'a laissée me plaindre de vétilles qui n'en étaient plus.

— Je veux plus être une petite fille sage. Je veux des « Doctor Martens ».

— Des bottes ou des souliers ?

— Des bottes. Rouges.

— T'es sûre que t'as le droit d'aller à l'école avec ça ?

— J'y retourne plus, à l'école. J'aime mieux mourir.

— Dans ce cas-là, vas-y plus. Mais meurs pas, Béa, ça serait trop triste.

Elle m'a laissée raconter ma petite tragédie de fillette harcelée pour s'épargner une tragédie pire que celle-là, une tragédie innommable.

— Tu sais, maman : c'est dur d'être un enfant. Je voudrais pouvoir vieillir tout d'un coup...

— Je pense que c'est ce qui est en train de t'arriver, ma belle chouette.

Je n'ai pas guéri tout de suite : j'ai encore dans mon journal de l'époque les ébauches de plans terrifiants, les dessins insensés, qui s'étendent sur l'année... Mais ma mère ne m'aurait jamais laissé faire. Cette année-là, ma mère m'a changée d'école, elle m'a fait faire du ski, du théâtre. Maman a aussi remplacé la tapisserie de ma chambre. C'est beaucoup plus tard que j'ai réalisé que tout ça faisait partie de sa stratégie pour me garder en vie.

Et pourtant, ce soir-là, elle n'a fait que me border et m'embrasser et elle est retournée à son bureau, comme si tout ça était sans grande importance. Mais, la nuit, elle n'a plus jamais laissé la porte de ma chambre fermée.